

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°19 – février/mars 2009

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

« Il est merveilleux de s'approcher du cœur et de l'âme d'un homme tel que Novalis. Il surgit des profondeurs de la vie spirituelle occidentale, plongé lui-même dans la nostalgie du monde spirituel. »

Rudolf Steiner, conférence du 29 décembre 1912.

Novalis

Ce visage trop pâle à force de lumière
S'est détourné du ciel pour mieux chanter la nuit
Mais l'ange qui s'endort à l'ombre de minuit,
Ne s'éveillera pas. Il porte sa prière

A l'enfant morte qui danse sous sa paupière
Et dans l'air et qui s'approche tout près de lui :
Elle tend cette fleur dont les flammes ont lui
Pour qu'il devine enfin les secrets de la pierre.

Il retourne vers nous propager le mystère,
Alléger notre vie du fardeau de la terre,
Poète émerveillé que la pensée défie,

Dans l'aurore évanouie d'une nouvelle Athènes,
Au milieu de tes chers amis tu te promènes,
Ton regard éclairé par l'étoile Sophie.

Miguel Egaña, 1^e janvier 2009.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE*Sophie von Kühn*

Au cours d'un voyage d'affaires qu'il avait fait, au mois de novembre précédent, en compagnie de son nouvel instructeur, « le Kreisamtman » Just, tous deux étaient tombés au château de Grüningen, au milieu d'une fête de famille sans doute, comme les voyageurs d'Henri *d'Osterdingen* dans la maison du vieux Schwaning. Un quart d'heure avait suffi pour fixer ce cœur instable. Les charmes de Sophie, la petite « rose de Grüningen », comme on disait au pays, la troisième fille de la maison, avaient-ils suffi pour opérer ce miracle ? N'avait-il pas fallu la conspiration tacite de tout son entourage, qui faisait valoir sa petite personne espiègle, – toute cette âme de joie et d'insouciance répandue dans la maison ?



Sophie Wilhelmine von Rockenthien, mère de Sophie.

Il y avait là quelque chose de délicieusement nouveau pour celui qui avait été élevé dans les austérités d'un intérieur piétiste. « Un singulier et beau hasard m'a introduit dans le cercle d'une famille où j'ai rencontré ce que je n'osais presque espérer. Ce que m'a refusé la naissance, le sort me l'a accordé. Ce qui manque à mon cercle familial, je le trouve ici rassemblé dans un milieu étranger. Je sens qu'il y a des parentés plus étroites que les alliances du sang ». Ce qui faisait l'irrésistible attrait de cet « élysée » terrestre, c'était la cordiale sympathie qui, dès le seuil, gagnait les arrivants. Le maître de maison, le seigneur de Rockenthien, époux en secondes noces de Mme von Kühn, père adoptif de Sophie, avait toujours le mot pour rire, jovial, la main tendue et le cœur ouvert. La mère, la « femme au visage d'ange », n'était appelée dans le pays que « la mère aux beaux enfants ». Elle portait dans ses bras son huitième nourrisson, et quand sa fille aînée, déjà mariée, venait au château, à peine les distinguait-on l'une de l'autre, tant cette beauté maternelle avait gardé de fraîcheur dans son infatigable fécondité. La seconde fille, Caroline, l'assistait dans les soins du ménage : c'était la bonne fée de la maison, promenant dans tous les coins son activité invisible, trouvant encore le temps, entre deux occupations, d'accompagner sur le clavecin une phrase de romance commencée au grenier et achevée à la cave.

Sophie était la troisième des filles. Sa petite tête bouclée paraissait flotter sur une taille de poupée ; ses yeux noirs, intenses, étonnaient par leur profondeur. Il ne faut évidemment pas voir cette figure à travers tout le travail d'idéalisation que lui ont fait subir plus tard Novalis et, après lui, certains biographes. Il se trouve dans le *Journal* du poète une esquisse rapide¹, écrite sous l'impression même, et qui est bien autrement vivante. Ce n'était encore qu'une enfant. Expansive jusqu'à la brusquerie, elle avait des accès de dissimulation profonde et restait des journées entières indifférente, froide comme glace. Avec un cœur compatissant elle possédait tout un arsenal de petites perfidies précoces. Elle était éprise de belles manières, soucieuse de l'opinion des autres ; elle ne pardonnait pas à son ami, d'avoir parlé de ses projets à ses parents, avant de s'être déclaré à elle. Pour le reste elle manquait d'égards à son père et adorait de fumer. Très observatrice elle étudiait son entourage et s'ignorait naïvement elle-même. – A Sophie enfin venait se suspendre toute une grappe de visages joufflus, garçons tapageurs et caracolants, petites filles minaudières, – et tout ce petit monde se trouvait sous la haute surveillance d'une institutrice

¹ Cf. Novalis, « Clarisse », in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1975, t. II, pp. 143-144.

française, Mlle Jeannette Danscours, la « Ma chère », à qui ses origines françaises et ses sympathies révolutionnaires avaient valu, un soir de punch, le sobriquet irrévérencieux de « Mlle Sans-jupon ». Les invités entraient et sortaient, et du matin au soir rires et chansons retentissaient dans la vieille allée de tilleuls aux ombrages parfumés.

Émile Spenlé

[Suite dans la prochaine *Lettre*]

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Henri Blaze de Bury

Dans son numéro d'avril 1842, la *Revue de Paris* insère « deux pièces d'un volume de poésie que M. Henri Blaze est au moment de publier. Par la grâce toute allemande de la pensée et de la forme, elles indiquent suffisamment quel sera le caractère dominant de ce recueil ». Le volume paraîtra sous le titre *Poésies complètes*, Charpentier, Paris, 1842.

NOVALIS.

Jeune homme aux cheveux blonds, doux amant de Sophie,
Qui, près d'un ruisseau clair, ensemble as rencontré
La Muse des beaux vers et la Philosophie,
Et poursuis les deux sœurs au fond du bois sacré ;

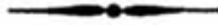
Larme de Spinoza² tombée au clair de lune,
Une nuit de printemps, dans le vase d'un lys,
Aimable passion et suave infortune,
Penser mélodieux, Novalis ! Novalis !

Mélancolique enfant que la nature enivre,
En qui l'esprit de Dieu fermente comme un vin,
Novalis, ouvre-moi les sources de ton livre,
Laisse que je m'y plonge et t'écoute sans fin.

² [Allusion aux « phénomènes mystérieux de la nature *naturante*, comme disent Spinoza et Novalis ».]

Chantre aimé du soleil, des blés verts, des ondées,
Des symboliques fleurs aux tiges de métal,
Laisse-moi, laisse-moi remuer tes idées ;
Laisse-moi, comme on ouvre un flacon de cristal,

Ouvrir ton livre d'or, plein de vive analyse,
Ton livre précieux, dont l'esprit immortel
Dans l'air bleu se répand et se volatilise,
Et nous donne ici-bas comme un printemps du ciel !



TIECK – NOVALIS – SOLGER



Tieck, esquisse par Franz Krüger, Berlin, 1840.

Au moment où Tieck rencontra Novalis (1772-1801), deux ans avant la mort du jeune poète, celui-ci n'était plus l'adolescent fantaisiste et pétulant qu'a dépeint Frédéric Schlegel en 1792³. Sa personnalité s'était accentuée, la douleur l'avait mûri, et depuis la mort de sa fiancée, il vivait dans cette douce extase qui fait de lui le poète le plus mystérieux du premier romantisme allemand.

³ F. Schlegel à A. W. Schlegel. La première rencontre de Tieck et de Novalis eut lieu à Iéna, en juillet 1799.

« Avec ton amitié, écrit-il à Tieck, s'ouvre un nouveau livre dans ma vie... Tu as fait sur moi une impression profonde et charmante. Personne ne m'a jamais donné une impulsion aussi douce et aussi irrésistible. Toute parole venant de ta bouche, je la comprends entièrement ; rien en toi ne me rebute... Rien d'humain ne t'est étranger ; tu participes à tout ; léger comme l'air, tu embrasses tout l'univers, mais c'est de préférence sur les fleurs que tu te penches »⁴.

« Novalis est toqué de Tieck », écrit plus brutalement Dorothee Schlegel en 1799. « Il en est éperdument épris et juge sa poésie bien supérieure à celle de Goethe », note Caroline⁵. Partout on se montre vexé, jaloux même de cette vive affection de Novalis qui jusqu'alors avait été sous l'influence des Schlegel. Les résultats de cette nouvelle amitié ne se firent pas attendre. Novalis écrit à ce sujet : « Parmi ces esprits spéculatifs, j'étais devenu pure spéculation... La première manifestation de la poésie que tu as réveillée en moi et dont la résurrection est due à notre amitié, c'est *Heinrich von Ofterdingen* »⁶.

D'ailleurs l'imagination de Tieck n'avait-elle pas toujours servi de stimulant à ceux de ses compagnons romantiques qui jusqu'alors s'étaient contentés de dogmatiser ? Novalis cependant dépasse encore Tieck, non peut-être par l'abondance et l'ampleur de l'invention, mais par la pureté et la profondeur des visions poétiques. De là vient qu'aujourd'hui *Sternbald* est oublié tandis qu'*Ofterdingen* reste une œuvre vivante, quintessence de la poésie pure.

« Novalis ne croit pas qu'il y ait rien de mauvais au monde », remarque Schlegel, et c'est bien là ce qui le sépare de Tieck. Cette divergence provient non seulement d'une différence de tempérament, mais encore d'éducation. Novalis avait grandi dans un milieu qui n'est pas sans analogie avec celui de Lamartine : à la campagne, dans un cercle de famille pieux et actif, au milieu de nombreux frères et sœurs – vie paisible qui contraste avec les difficultés dans lesquelles s'est débattu, dans son enfance, Ludwig Tieck. Certes, les conflits ne furent pas épargnés non plus à Novalis, mais ils ne brisèrent pas l'unité intime de sa personnalité ; ils trouvèrent leur solution non dans la magie, mais dans cette, mystique dont nous ne percevons chez Tieck que de vagues et fugitifs échos, toujours troublés par des éléments démoniaques ou

⁴ Novalis à T., 6, VIII, 1799.

⁵ Dor. Schlegel, juillet 1799 et 11, X, 1799 ; Caroline Schlegel, 15, III, 1799 et 30, IX, 1799.

⁶ Novalis à T., 23, II, 1800.

détruits par l'ironie. Si Tieck a de magnifiques dons de poète imaginaire et instinctif, Novalis est d'une essence spirituelle plus fine et plus haute⁷.

*

Solger (1780-1919) fut, avec Raumer, l'ami le plus intime que Tieck ait connu dans son âge mûr. Au début, Tieck eut quelque méfiance vis-à-vis du jeune savant – qu'il connaissait depuis 1808 – comme il en avait « vis-à-vis de tous les philosophes ». Fichte avait traité le poète de son haut, Schelling avait en vain essayé de se rapprocher de lui. Solger y réussit. Il put même dans le cœur de Tieck prendre la succession de Novalis. A partir de 1811, les amis se virent régulièrement tous les ans. Et en effet, n'y a-t-il pas une parenté évidente entre ces deux natures ? Certes, à côté du « divin adolescent », Solger paraît un peu gauche, terne, doctoral. Mais sa délicatesse d'âme, la noblesse de ses manières, une candeur gracieuse lui gagnèrent l'affection de Tieck, de même que Solger, lui aussi, ne cessa de vanter chez Tieck (comme l'avait déjà fait Novalis) la pureté du cœur, la « piété ».

Des analogies plus subtiles encore existent entre Tieck et Solger : la fermeté de ce dernier n'est qu'apparente, elle cache une grande suggestibilité, les incertitudes d'une nature lente dans l'élaboration de ses innombrables projets, facilement déprimée, réduite à s'exprimer par approximations plutôt que par affirmations nettes et éclatantes. Il a, comme Tieck, le goût du dialogue, l'amour de la conversation : « penser et agir en commun » lui procure les joies les plus intenses ; et personne, selon lui, n'est plus apte à cette collaboration que Tieck qui de son côté déclare : « Plus que quiconque Solger m'aide à penser et à m'exprimer. J'ai trouvé en lui l'interprète idéal de mes rêveries philosophiques. Hélas que ne l'ai-je rencontré plus tôt ! »

L'amitié fut interrompue brusquement par la mort du jeune philosophe. Solger, de santé délicate, enclin à des accès de mélancolie, souffrait d'une « fièvre nerveuse » depuis quelques années (1809). Tieck ne devait-il pas rester désarmé devant cette disparition subite, qui lui rappelait si étrangement celles de Toll⁸, de Wackenroder, de Novalis ?

Robert Minder

⁷ Sur la mort de Novalis, cf. T. à F. Schlegel, 23, IV, 1801.

⁸ [Camarade de classe de Tieck, « jeune poète plein de talent », mort en 1790.]



LOUIS ANGÉ

Dans sa bibliographie de Novalis (Œuvres complètes, 1975, tome II), Armel Guerne signale, comme « curiosité », la traduction en vers rimés des Hymnes à la Nuit, par Louis Angé, (Alzir Hella)⁹. L'ouvrage, paru en 1922, aux Images de Paris est à peu près introuvable. Nous nous proposons d'en reproduire des extraits pour les lecteurs de la Lettre Novalis, au plus près de l'original (vignettes, disposition des vers, etc.).

RAYMOND THIOLLIÈRE



« O sommeil de délice,
O sommeil éternel,
.....
Aux amants de la nuit daigne rester propice... »
NOVALIS

Hymne IV

APAISEMENT

MAINTENANT je sais quand luira le dernier jour ;
Je sais quand la Nuit et l'amour

⁹ Louis Angé est le pseudonyme littéraire de Alzir Hella (né à Vieux-Condé, dans le Nord, en 1881, et mort à Paris le 14 juillet 1953), militant politique et traducteur, seul ou avec Olivier Bournac, de Stefan Zweig. On lui doit aussi des traductions de Hoffmann (*Les Élixirs du diable*, 1926), et de Jean-Paul.

N'auront plus peur de la lumière,
 Et quand le sommeil pour toujours
 Ne sera plus qu'un rêve heureux que rien n'altère.
 Je sens une langueur
 Céleste dans mon cœur.
 Dans mon pèlerinage au saint tombeau, la route
 Fut longue et pénible pour moi,
 Et j'ai trouvé lourde la croix.
 La source de cristal qui coule sous la voûte
 Du tertre obscur,
 Au pied duquel la vague humaine expire toute,
 Verse à celui qui put y boire un flot si pur
 Que, se trouvant au haut des frontières du monde,
 Et voyant devant lui cette terre féconde
 Où demeure la Nuit profonde,
 Il ne retourne plus se mêler aux vains bruits
 De ce monde, – aride pays
 Que la lumière voue à d'éternels ennuis.

Il se bâtit là-haut une hutte paisible,
 D'où son impatient désir
 Contemple les lointains encore inaccessibles,
 Jusqu'à l'instant béni qui viendra le saisir
 Pour le plonger enfin dans la source invisible.
 A la surface, alors,
 Reste tout élément terrestre et corruptible,
 Que les vents sans tarder ramèneront au bord,
 – Tandis que l'être pur que l'amour sanctifie
 Descend par de secrets chemins vers l'Au-delà,
 Où, comme des parfums entre eux, il communique
 Avec les chers dormeurs que la Nuit rappela.
 Ô lumière fringante, encore tu m'éveilles ;
 Ramenant au travail l'homme, bien qu'il soit las,
 Tu répands sur ma vie une couleur vermeille ;
 Pourtant, quoi que tu me conseilles,
 Pour dessécher en moi le souvenir divin,
 Tous tes efforts sont vains.
 Je veux bien occuper mes mains laborieuses ;
 Je veux, où je le puis, te servir en tous lieux,
 Glorifier l'éclat de tes rayons de feu,
 Sans relâche explorer ton œuvre harmonieuse,

Suivre le cours ingénieux
De ta puissante horloge, – horloge radieuse,
– Approfondir les lois, l'équilibre et le jeu
 Des forces merveilleuses
Qui régissent les temps et l'infini des cieux.
Mais à la Nuit mon cœur est fidèle et doit l'être,
– Comme il reste fidèle à son enfant, l'amour.
Toi, peux-tu me montrer un cœur qui soit toujours
Fidèle ? Ton soleil a-t-il, pour me connaître,
 Des yeux humains ?
Tes astres daignent-ils s'abaisser vers ma main,
 Et me rendre peut-être
 Son cher embrassement
 Et *Ses* propos charmants ?
Est-ce toi qui *L'*avais parée
De *Ses* tendres couleurs, de *Sa* grâce adorée ?
 N'est-ce pas *Elle* qui, plutôt,
Prêtait à ta parure un sens plus doux, plus haut ?
En fait de voluptés, en fait de jouissances,
 Nous en offres-tu qui compensent
 Les ravissements de la mort ?

Tout ce qui nous exalte et nous fait prendre essor,
N'est-il pas aux couleurs de la Nuit ? Oui, c'est elle
Qui te soutient de son étreinte maternelle ;
C'est elle à qui tu dois ta somptuosité.
Tu t'évanouirais, te dissiperais même,
 Poussière dans l'immensité,
 Si, de ses mains suprêmes,
La Nuit n'était pas là, qui te fasse un berceau
 Où tu sois bien au chaud,
 Afin que ta flamme féconde
 Puisse donner la vie au monde.
En vérité j'étais, quand, toi, tu n'étais pas
 Encore, ô fragile lumière ;
 Notre commune mère
M'envoya, comme ceux de ma race, ici-bas,
Vers toi, pour habiter ton royaume, la terre,
Pour la sanctifier par l'amour, pour en faire
Un éternel objet de mémoire et d'honneur,
Et pour y cultiver d'impérissables fleurs.

Ces divines pensées
 N'ont pas encor toutes mûri ;
 La glèbe à peine ensemencée
 Ne s'ouvre encor qu'à peine aux moissons de l'Esprit.
 A ton horloge un jour tu verras sonner l'heure
 Qui marquera la fin des temps,
 Quand, devenue à nous semblable et regrettant
 La primitive ardeur d'un empire éclatant,
 Il faudra que tu meures.
 Je sens en moi la fin de ton règne agité,
 Et j'aspire vers la céleste liberté.
 A tout ce que par toi j'éprouve de souffrances,
 Je reconnais combien il est de différence
 Entre notre patrie et toi ;
 Je reconnais ta résistance
 Contre le beau ciel d'autrefois.
 Sache que ta fureur et ta rage sont vaines.
 Ainsi qu'un étendard de victoire, la Croix
 Se dresse sur la race humaine.

 Voici que je descends vers l'ombre sans rumeur,
 Et tout ce qui faisait ma peine,
 Un jour va faire mon bonheur.
 Voici bientôt venir le temps qui me délivre.
 Dans le sein de l'amour désormais je m'enivre.
 Déjà je sens en moi l'infini battre et vivre,
 Et, depuis la hauteur,
 Mon regard sur ton front s'étend, – dominateur.
 Au pied de ce tombeau s'éclipse ta splendeur.
 Je vois à mes côtés une ombre qui me donne
 L'immortelle couronne.
 Ombre, ô ma Bien-aimée, aspire, aspire-moi ;
 Que je puisse dormir et m'absorber en toi.
 La mort, de son flot pur, déjà me vivifie ;
 Mon sang devient pareil à quelque éther subtil,
 Et, dans la foi d'une âme au courage viril,
 Le jour voit s'écouler ma vie,
 Tandis que, la nuit, je me meurs
 Dans une sainte ardeur.

NOVALIS et l'initiation

IV – Le Compagnon éternel

« Je t'ai choisi pour moi-même » (*Coran*, XX, 41)

Je voudrais vous faire bien comprendre la réalité de la fonction théophanique du guide intérieur, du Compagnon éternel ou du Maître personnel. Elle *est* une réalité, qui procède d'une expérience spirituelle, d'une expérimentation, pourrait-on dire. Si on ne l'a pas vécue soi-même, certes elle peut sembler singulière. Pourtant, il ne manque pas de témoignages, en Orient comme en Occident, dans un contexte chrétien comme en milieu musulman, de cette réalité, qui est celle de la « *divinité transcendante et inaccessible prenant la figure du Compagnon éternel de l'âme amoureuse* » (Henri Corbin).

Or, pour quelques uns d'entre nous c'est le poète romantique allemand Novalis qui est leur Compagnon éternel. En cette réalité, il faut comprendre qu'il est question d'amour, d'amour humain et d'amour divin. « **Christus und Sophie** » dira Novalis, dans le contexte chrétien de notre tradition. Les deux ne se trouvent pas en opposition, même si rapidement, l'amour humain s'élève au-dessus de sa dimension terrestre pour atteindre le monde supraterrrestre – la Terre céleste, qui est ce monde « où les corps se spiritualisent et les esprits se corporalisent », pour reprendre une expression de Henry Corbin, et que le poète romantique allemand nommait pour sa part le « domaine de la Nuit », « *la patrie nouvelle* » (*cf. ses Hymnes à la Nuit*).

Tout amour humain vécu comme une initiation s'élève par conséquent, parce que l'expérience à laquelle il donne accès est celle d'une *ascension*, de monde en monde, depuis le monde terrestre jusqu'au monde supra-céleste, sous la conduite d'un guide *intérieur* qui est « *le Compagnon éternel de l'âme amoureuse* ». Ce Compagnon se manifeste *intérieurement*. Et quand il se manifeste, c'est alors que « l'âme amoureuse » accède à la Terre céleste. Naturellement, c'est l'affaire des sens suprasensibles qui perçoivent quelque chose de la beauté terrestre ou physique de la bien-aimée. Ce qu'ils perçoivent ensuite, depuis la Terre céleste où l'amour humain s'accomplit, ce qu'ils contemplent sur le visage de beauté de ce Compagnon, c'est à présent quelque chose de sa beauté divine. Ainsi s'exerce la fonction théophanique de l'Ange – de l'Ange *Novalis* pour un petit nombre –, intérieurement, dans le secret d'une âme amoureuse pour qui l'amour humain forme les prémices de l'amour divin.

SOMMAIRE DES NUMÉROS 13 à 19
février 2008 - janvier 2009

Février/mars 2008 – numéro 13 : Document biographique : Novalis, Lettre à Friedrich Schlegel, 8 juillet 1796. **Documents littéraires et témoignages :** Zinzendorf et les *Herrnhuter*: Les *Herrnhuter* ou les Moraves, 1858 ; Madame de Staël, « Du culte des frères Moraves », *De l'Allemagne*, 1810. Le troisième volume des *Écrits* de Hardenberg, 1846, *Poètes du romantisme allemand*, 1976. **Novalis et l'initiation :** 10 – Le mystère des deux *Sophie*. **NOVALIS 2008 :** Réception de Novalis en France. Sommaire des numéros 7 à 12 (février 2007-janvier 2008).

Avril/mai 2008 – numéro 14 : Document biographique : August Coelestin Just (1750-1822): *Témoignage*. **Documents littéraires et témoignages :** « L'Athenaeum », *Poètes du romantisme allemand*, 1976 ; Friedrich Schlegel, « A Novalis » ; Henri Blaze, Deux extraits de son *Essai sur Goethe*, préface du *Faust* de Goethe, traduit par le même, Paris, 1859. **Novalis et l'initiation :** Novalis, ma « vraie patrie ». **NOVALIS 2008 :** Réception de Novalis en France.

Juin/juillet 2008 – numéro 15 : Document biographique : « La mère du jeune Frédéric... », Émile Spenlé, 1904. **Documents littéraires et témoignages :** Ricarda Huch, « Novalis » (première partie), *Les Romantiques allemands*, Grasset, 1933. « Novalis Schriften », *Journal général de la littérature étrangère*, Paris, 1804. Novalis, « Le chant des morts », *Poètes du romantisme allemand*, Paris, 1976. **Novalis et l'initiation :** 11 – Transfiguration. **NOVALIS 2008,** Réception de Novalis en France.

Août/septembre 2008 – numéro 16 : Document biographique : Novalis, *Extrait* d'une Lettre à Julius Wilhelm von Oppel, janvier 1800. **Documents littéraires et témoignages :** Ricarda Huch, « Novalis » (deuxième partie), *Les Romantiques allemands*, Grasset, 1933. « Goethe et Novalis », *Poètes du romantisme allemand*, Paris, 1976. **Novalis et l'initiation :** I – *Pèlerins d'Orient*. **NOVALIS 2008,** Réception de Novalis en France.

Octobre/novembre 2008 – numéro 17 : Document biographique : Novalis, Tennstedt, hiver 1794-95 (traduction Gustave Roud). **Documents littéraires et témoignages :** Deux recensions : Edgar EDERHEIMER. Jakob Boehme und die Romantiker – Henri Lichtenberger, *Novalis*. Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922 et traduction de l'Hymne I. **Novalis et l'initiation :** II – *Les Fidèles d'Amour*. **NOVALIS 2008,** Réception de Novalis en France.

Décembre 2008/janvier 2009 – numéro 18 : Document biographique : Georg Anton von Hardenberg (1781-1825). **Documents littéraires et témoignages :** Christian Bartholmèss, « Novalis, Solger, Frédéric Schlegel et Schleiermacher », Paris, 1855. Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, et traduction des Hymnes II et III. Victor Delbos, A propos de Novalis, *Extrait du Problème moral dans la Philosophie de Spinoza et dans l'Histoire du Spinozisme*, Paris, 1893. **Novalis et l'initiation :** III – Les disciples de Novalis. **NOVALIS 2008,** Réception de Novalis en France : **Nouveau catalogue 2008.**

NOVALIS 2008**Réception de Novalis en France****NOUVEAU CATALOGUE**

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^e novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*siz*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après

avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Henri Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg".

SOMMAIRE

« Novalis », par Miguel Egaña, 2009.

Document biographique

Émile Spenlé, « Au château de Grüningen », 1904.

Documents littéraires et témoignages

Henri Blaze de Bury, « Novalis », la *Revue de Paris*, avril 1842.

« Tieck – Novalis – Solger », extrait de Robert Minder, *Un poète romantique allemand : Ludwig Tieck (1773-1853)*, Strasbourg, 1936.

Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction de l'Hymne IV.

Novalis et l'initiation

Le Compagnon éternel

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Nouveau catalogue 2008-09.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2009